

LA SOIE ET LES ÉPINES

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

Elle crut voir un éclair monter en flèche, franchir la plateforme de droite à gauche comme un filet de lumière. Pourtant, elle eut quelque peu analysé l'ombre en question : grande taille, sweat à capuche, jean délavé et ceinturé de pointes au bassin, baskets de ville.

Entre les murs, de ces ombres, elle en avait vu passer de couloir en couloir, de cour en cour, à force de déambuler pour se rendre à la bibliothèque ou à des ateliers de dessin et d'écriture. Elle ne parvenait plus à distinguer les couleurs, davantage grises, noires et blanches.

Mais là, c'était différent. On n'en trouvait pas des comme celle-là, de silhouettes.

Victorine rangea sa valise dans le compartiment et porta un énième coup d'œil à son billet. Voiture 15, place 105. À l'étage, non loin du bar.

Pour bonne conduite, ce genre de cadeau ne ressemblait pas du tout aux habitudes du personnel de la prison. Aucune place pour la pitié ou la compassion. En général, on passait à tabac le soleil pour gagner les ténèbres le temps d'un séjour.

Or, dans un train, cela pouvait nous être épargné pendant toute une durée du voyage, le confort en dépendait.

Persuadée de n'avoir pas rêvé, Victorine actionna la manivelle et la porte coulissa. Se dressa un ballet de regards distraits et innocents, endormis et concentrés. Avançant avec nonchalance le long de l'allée, elle contempla une vieille dame lisant un pavé contre la fenêtre, suivie d'une ado écoutant du hard rock les genoux contre son dossier. Une cagette ronronnait au-dessus d'un trentenaire chauve qui, lui, ronflait, au détriment de son chaton.

Ce fut au moment de cette traversée qu'elle entendit :

– Voie 7 : le TGV INOUI à destination de Laval va partir. Prenez garde à la fermeture automatique des portes. Attention au départ.

Dire que cette occasion lui avait été réservée de manière inespérée.

Trois ans plus tard, la voici guérie et lavée de l'injustice imposée contre son gré. Enfin... à moitié.

Le train s'ébranla et quitta la gare de Rennes en fin de matinée.

Pendant un instant, Victorine oublia la silhouette entraperçue, pour un flottement. Elle repensa à un film visionné en compagnie de ses amies de cellule.

Code inconnu de Michael Haneke.

Un *récit incomplet de divers voyages*, composé de multiples fragments de vie qui leur ressemblaient à toutes les trois, et pourtant, persistait un signe, un code, un message, cependant incommunicable, condamné au silence. Au brouhaha ambivalent. À la confusion.

– Voilà, mes chéries, pourquoi on confond sans arrêt la soie et les épines, avait souligné en ronchonnant l'une d'elles.

Sur le coup, Victorine n'avait pas saisi cette distinction. On lui avait expliqué que c'était la même pour la douceur et le brut. Bref, toute la moitié du monde était comme ça.

Une main baladeuse s'empara de son poignet. Elle lâcha un cri. Tous les yeux se portèrent vers elle. Elle allait se défendre d'une majestueuse gifle, lorsque soudain, le visage imposteur se dessina :

– Désolé, je voulais pas te faire peur...

La « libérée », au bord de la chute, se figea. Devant elle, assis place 106 de la voiture 15, près de la lunette en bobine de film paysager, une figure indéfinissable, juvénile, impossible à ne pas ressasser. Indifférente de celles qu'on dorlote jusqu'à l'envol.

Il y a des choses qu'on ne doit pas jeter hors de ses souvenirs. De sa mémoire. Par exemple, le sourire de nostalgie. Mieux encore, la main tendue. Celle qui efface toute rudesse des alentours.

Victorine perdit son souffle. Le choc était trop violent. Son sac à main lui glissa des doigts. Alors que la déflagration était imminente, le jeune homme la rattrapa par l'épaule. Aussitôt, les passagers aux yeux de lynx, lassés des gestes devenus subsidiaires, se détournèrent.

Dans ce genre de malaise, le caractère insidieux tendait facilement vers le vertige. Il fallait que ça ne perdure pas trop longtemps, même si colmater des béances demeurerait une épreuve. Il ne restait plus qu'à refaire le lacet. Le solidifier, ne serait-ce que lors d'une desserte.

Victorine, ébahie et au bord des larmes, se jeta dans les bras du garçon. Sans réfléchir. En

fait, plutôt par instinct.

Jamais, au grand jamais, elle n'aurait oublié le visage de son aîné.

Cyprien.

Quand elle était partie en prison, il avait dix-huit ans.

Une violence inouïe, parachevée par l'irréfutable interdiction d'entrer en contact avec elle de la part de son père. Toutefois, il y avait dérogé, en secret. Surtout pour tenter de combler le chagrin de Thibault, le petit dernier.

Une histoire ridicule.

Cyprien invita sa mère à s'asseoir. Elle suffoquait de cette émotion. Peinait à formuler de quoi soulager, expulser son calvaire intérieur. Lui aussi avait envie de pleurer, mais il resta digne de lui-même. Bien que ses lèvres tremblaient, il lui proposa sa bouteille d'eau, un petit beurre, une pomme :

– Faut manger, maman. Tu dois reprendre des forces.

Réticente, la mère déboussolée dut réapprendre comment se fier à la loyauté familiale. À la vue de la collation royale disposée sur sa tablette, quelque chose la freina.

Au trou, à la cantine, elle s'était laissé tenter, tout comme ses amies, aux maigres platées de bouillie, de riz cuit sans eau, de purée sans lait.

Elle avait peur de bouleverser sa digestion sur le vif, de choir de maladie. En même temps, depuis sa sortie, la faim la tenaillait.

Cyprien la poussa dans ses retranchements :

– Je suis tellement heureux de te revoir, maman. Thibault va pas y croire.

Une fois de plus, les mots s'embourbèrent sous la langue de Victorine. Le paysage, défilant en un film continu sur l'écran du hublot, la déviait du regard presque suppliant de son fils. Des pâturages gonflés de vent, des éoliennes éparpillées de part en part sans tourner, le vrombissement du serpent ferrailleux longiligne à l'infini... sans omettre le bleu azuré constellé de filaments laiteux. De temps à autre, le soleil éclaboussait et se rétrécissait sur le profil de Cyprien, l'exposant à contre-jour.

Sans s'en rendre compte, elle tâtonnait dans le vide, jusqu'à saisir le petit beurre. Elle croqua dedans, puis tout à coup, son cœur s'emballa.

La dernière fois qu'elle avait mangé un mets sucré, c'était au parloir. Lors de la première et

dernière visite de ses enfants, avant que le père ne coupe les ponts. Seulement deux mois après son incarcération.

Un simple ballotin de chocolats.

Elle en avait partagé avec ses copines de cellule. Elles étaient deux à la distraire, au détriment de son désarroi, à ne pas se disputer quant au couchage, à savoir qui prenait quel lit superposé. Du coup, grâce au sucre, les souvenirs avaient agrémenté l'entente au sein du trio. Malheureusement, devant tant d'autarcie, les plaisirs disparaissaient à une vitesse exponentielle.

Enfin, quand elle mâcha dans le biscuit, les larmes lui montèrent à l'esprit. Une timide crue. Elle se jucha contre l'épaule de Cyprien, l'agrippa, la serra fort pour ne pas laisser échapper un autre cri.

En attendant, autour de la rame, le voyage se poursuivait comme d'habitude, quoique, un parfum d'animation émanant, le chat, longtemps reclus dans sa petite cage portative, se mit à miauler. Très fort. En-dessous de lui, le trentenaire chauve dormait comme un bébé, la tempe vissée à l'accoudoir côté couloir. Les plaintes de l'animal se transformèrent petit à petit en alarme, presque similaire aux annonces des contrôleurs SNCF. La vieille dame sortit de sa lecture, se leva du siège et se dirigea vers le coin tapageur de la soute. Pendant ce temps, chacun chacune joua la négligence absolue.

Y compris Victorine et Cyprien.

– Merci, balbutia-t-elle en séchant ses larmes.

Inutile de prolonger les discours de culpabilité.

Elle avala d'un trait le reste du petit beurre, jusqu'à picorer toutes les miettes perdues sur sa tablette.

– Rien ne presse, maman. Mais c'est notre secret, insista son fiston. D'accord ?

Elle hocha la tête.

Au tour de Thibault d'être préparé à la surprise du siècle.

Si seulement on pouvait garder le silence...

Le chauve, brusquement tiré de sa sieste par la dégringolade de la cagette, sermonnait le bon samaritain au féminin. Quant au chaton, il plantait ses griffes et hérissait ses poils dans les bras de son maître.

Un énième spectacle au bon plaisir des voyageurs.

Au centre pénitencier, le quotidien était répétitif, rythmé par les injonctions et engueulades entre les gardiennes et les prisonnières.

Quitte à prendre des coups, le droit de liberté, cependant, se voyait en permanence restreint.

Victorine suivait toutes les directives à la lettre, marchait convenablement, comme aujourd'hui, dans cette rame de seconde classe, sur le chemin des toilettes.

Comme elle, ses amies devaient faire leurs besoins en cellule, dans des baquets en plastique, au vu et au su des autres.

Ce n'était pas la dignité qui manquait. Encore moins la charité.

Victorine ne s'en plaignait jamais. Elle obéissait, voilà tout.

Sur le miroir des toilettes, elle contempla son visage, émacié de taches de rousseur, ravagé par des coulures de larmes légèrement constellées de bleu, avec des cercles concentriques violacés sous les yeux. Des cernes comme ceux-là, dues à la fatigue accumulée à cause des heures décalées de sommeil, ponctuées de rituels d'appels et d'inspections...

L'ennui n'était pas autorisé à entrer dans les corridors aux heures de pointe, pas plus qu'au travers des barreaux.

Victorine passa ses mains au savon et se barbouilla la figure de toutes parts. Puis elle se tamponna à l'aide de morceaux de papier toilette. Le rendu ne fut pas extraordinaire. Elle omit de passer au peigne fin ses poignets qui lui faisaient un mal de chien.

Ça devrait aller avec le temps, surtout avec ses enfants.

Ses copines l'avaient encouragée le dernier jour :

– Garde avec toi le peu de soie pour ne pas subir les épines, c'est tout ce qui compte.

Victorine déverrouilla la porte coulissante, un sursaut la prit au cœur et elle chancela contre la paroi aseptisée. Deux contrôleurs bleu marine piquetés de rouge et blanc allaient frapper.

Des regards comme ceux-là, hautains et austères, il y en avait eu toute une farandole, et qui ne respiraient pas le sucre.

– Votre titre de transport, s'il vous plaît, réclama l'un.

Elle se redressa, ramena ses cheveux en arrière et défroissa son chemisier. Cadeau de sa mère, bien avant le reniement causé par sa condamnation.

Tant pis pour les motifs de lilas et le tissu bleu ciel du Sud.

– Madame, vous vous sentez bien ? s'inquiéta l'autre agent. Avez-vous un titre de transport

sur vous ?

La « libérée délivrée » resta absente, déboussolée. Un frisson lui parcourut l'échine. Une grimpée de sueur. Était-ce la peur ? La recrudescence des algorithmes dont on l'avait forcée à trafiquer contre son gré ? D'un patron aussi pliable qu'un carton-pâte afin de mieux pourvoir sa domination masculine, en dépit des intérêts ?

– Excusez-moi, murmura-t-elle, plus perdue que jamais. Je crois... que c'est mon fils qui l'a. Peut-être a-t-il...

Incapable de se raisonner, des choix sans but ni loi se bousculèrent dans son cerveau. Un carnaval sans joie ni couleurs. Rien que la courbe des rails ballottant le train dans son cheminement vers la prochaine gare.

Un espoir de faire ralentir le supplice. De faire naître un miracle de secours.

Cyprien débarqua pour se rendre à son tour aux toilettes. L'air confus et souriant.

– Tout va bien, messieurs, c'est moi qui vous ai montré son billet, déclara-t-il.

Sa mère poussa un soupir de soulagement. Se relâchant, elle joignit ses mains sur son ventre. Sans doute un réflexe de trop.

Ses poignets.

Ils lui faisaient certes mal, mais la douleur ne se ressentait pas qu'en soi, elle se voyait en autrui.

Des fleurs du mal en forme de croix de David.

Des creusets en profondeur. Rouge écarlate, quoique charnu. Sur quelques centimètres. Par endroits, violacés. Telles des météorites et leurs chevelures en étoile. Sauf que la collision avec la peau semblait vraiment signée.

– Madame, qu'est-ce que vous avez aux poignets ?

Victorine mira l'objet de curiosité. Cyprien crut halluciner.

– Oh, c'est rien, répondit-elle sagement. Juste une coupure.

– ...

– Ah non, désolée, une brûlure. Mais tout va bien.

Les contrôleurs ne s'éternisèrent pas. Ils s'éloignèrent vers le bar en remerciant les deux nomades. Cyprien attendit qu'ils disparaissent à l'horizon, vers la porte menant à la première classe. Ses poings se crispèrent. Sa figure se souda de contrariété.

– Tu veux une bière, maman ? Je t'invite.

Échappatoire sous forme de trou à rat. On en voyait courir et grignoter la rouille des barreaux. Dans un train roulant à pleine cinétique, pourquoi évoquer cette absurde concession si

certaines lunettes possédaient des ouvertures...

Ne pouvant que se résigner au silence, Victorine suivit son fils vers la voiture-bar. Il fit coulisser la porte et ne prit guère attention aux clients attablés au comptoir. Il insista pour payer.

Au moment de s'installer, elle replongea dans ses souvenirs.

Non seulement les rats s'invitaient, mais un homme : le directeur de la prison, ne lésinait pas sur les moyens pour rétablir l'ordre dans les cellules.

Dans une prison pour femmes, oui, un homme, un maître, un seigneur, un véritable bourreau et un macho. Toutes les attributions dont s'alléchaient les gardiennes.

Et même son propre mari, qui, lui, n'avait assisté qu'au premier jour du procès.

Un peu plus, et lui et le directeur pouvaient s'ériger en couple suprémaciste.

Les pupilles de Victorine dérivèrent vers la lunette.

Cette fois, l'appareil traversait un champ de tournesols. Au-dessus de leurs grands pétales, des nuées d'ailes affleuraient en liberté. Des pies. Des alouettes. Véritables esprits libres qui ne regardaient que devant. Faisant fi des erreurs du passé sans craindre la mort. Sagesse inculquée : celle de ne jamais plisser le plumage, ni froncer le bec, jusqu'à percer un tunnel vers la lumière. Un au revoir indélébile aux allures de papier déchiré.

– Te fous pas de moi, maman. C'est pas ton genre de te scarifier, tu te serais jamais fait ça toute seule.

Elle but une gorgée de bière au goulot, rivée à la myriade d'arbustes jalonnant les champs.

– Maman...

Tout d'abord, une évidence. Coupable. D'ailleurs, les poignets la lancèrent une énième fois et sa main tremblota, à tel point qu'elle lâcha prise. Cyprien rattrapa net la bouteille au ras du lino.

– Qui t'a fait ça ?

Enfin, l'adversaire lui tenant tête en échange de la vérité, la pression augmentant, Victorine s'avoua vaincue, tentant tant bien que mal de ne pas convier à nouveau les larmes. Elle repoussa sa bière contre la lunette, s'accouda à la table en plastique gris et fixa son grand garçon.

Dans la voiture-bar, il ne restait désormais plus que le gérant.

– De nos jours, la liberté a toujours un prix, maugréa la mère de famille. Quelle connerie...

– Où tu veux en venir ? lui demanda Cyprien, gagné par l'inquiétude.

La démangeaison rappliquant en puissance, Victorine se gratta nerveusement les poignets.

La veille, quand on avait révisé son dossier d'instruction, on avait abouti sur le fait que la

remise en liberté conditionnelle pouvait être de mise, pour bonne conduite. La maman, jusqu'ici privée de ses droits de femme, avait alors été convoquée dans le bureau du directeur.

Le fameux macho.

À l'instant où elle avait refermé la porte derrière elle, Victorine avait senti un malaise insidieux se nouer dans ses entrailles.

Il était craint par toutes les détenues. Bourru, gras, n'ayant jamais propulsé son nez à l'extérieur.

Elle allait s'asseoir lorsqu'il avait brandi un bout de papier rectangulaire.

– Votre billet de train pour demain midi. Destination Laval, avait-il décrit dans une octave grave, tel un robot.

La future éprise de liberté n'avait pas bougé d'un cil quand il en avait rajouté une couche :

– Ce n'est pas gratuit. Il faut le gagner. On ne la fait pas à moi.

Il avait posé à plat le billet sur le secrétaire, s'était levé en faisant racler les pattes de son fauteuil sur le ciment, contourné le bureau, tout ça sans cesser de dévisager Victorine.

Elle ne bougeait toujours pas, comme une statue de sel. Tout de même, une peur la saisissait à la gorge. La preuve du lendemain, d'un scénario menant vers des jours meilleurs, se présentait à quelques mètres de ses doigts.

Un acte salutaire.

Un doigt non consenti avait alors parcouru l'épaule, dégringolé le long de la glycine charnue, atterri au poignet...

Ces derniers jours, marqués au sang.

Victorine se rappela une scène du film de Haneke : l'un des premiers plans-séquence dévoilait un jeu de masques, un train focalisé sur une seule lunette. Un jeune homme marqué par la solitude et le manque de convictions, taciturne, jetant un papier à une mendicante faisant l'aumône, puis immédiatement interpellé au simple geste déplacé conduisant à un trouble de l'ordre public, où chacun chacune campe sur ses positions.

Code civil, code de la route, lequel pouvait bâtir un rempart d'entente cordiale ?

La voyant en phase de détresse, ses copines de cellule avaient réagi.

Au troisième avant-jour, le directeur était avachi sur un canapé, derrière le secrétaire. Avec une mimique narcissique, il tapotait du plat de la main le couffin libre. Victoire s'était

nonchalamment avancée, telle une funambule marchant dans un couloir de vacuité – or, les trains n'étaient-ils pas un espace-temps de vacuité innée –, il s'était dressé, ses bras grands ouverts, prêts à retirer le revers du col des lisières du cou, exhibant ainsi l'arrondi de l'échancrure des seins, approchant ses lèvres...

Partir sans retour était une éclipse. Un dé clic.

Si se jeter sous un train paraissait vain, ce type de leçon s'apprenait le jour même, par cœur.

Une réinsertion radicale vers l'ailleurs, l'au-delà.

Victorine avait tenté de s'écarter, bien que l'emprise fût animale au creux des avant-bras de la part du directeur, une puanteur due au tabac, puis la touche finale de l'écartèlement entre lèvres... interrompue in extremis.

L'invitation au voyage en enfer, déclinée.

Elle n'avait pas cédé son corps une fois de trop, malgré ses poignets sanguinolents, le coup en plein cœur avait été soufflé.

Silencieusement.

Aussitôt, Victorine avait traîné le directeur jusqu'à son trône et, profitant d'une fenêtre ouverte entre les barreaux, elle avait jeté le flingue dans la gueule béante du ciel aluminium.

Enfin, le billet en poche, elle avait signé les formalités de sortie, avant de s'enfuir.

– Vous savez ce qui se passe en cas de récidive, l'avait-on avertie.

– Je ne l'oublierai pas, avait-elle répondu avec un calme d'aplomb.

Mauvais cygne.

Cyprien s'effondra contre la lunette du bar. Victorine maintint sa tête baissée vers le goulot de sa bouteille vide. Seul le sifflement du train rythmait, vibrait au travers de la moquette et du zinc. Et le gérant s'endormait à moitié à son poste.

La pesanteur se brisa avec la sonnerie d'un téléphone. Le jeune homme se leva précipitamment pour se diriger vers la plateforme.

– C'est Thibault, scanda-t-il. Ça reste entre nous, OK ?

Dès que la porte découvrit et étouffa le sas, Victorine, qui avait longtemps retenu un énième cri, mordit son poing entre ses dents.

Peu avant l'acte, elle avait promis à ses amies complices de leur écrire. Qu'elles seraient

libres. Qu'elle sauteraient dans le moindre train. Qu'elles déverseraient leurs souffrances aux oiseaux migrateurs à l'approche de la ville. Qu'une mère ne croiserait plus le regard de son ex pour récupérer ses enfants.

Que toutes les femmes s'envoleraient en dehors de toute soumission.

Toutes les trois s'étaient longuement embrassées. Durant cet interlude, discrètement, quelque chose de froid et léger avait été enfoui entre les seins de Victorine.

En sanglotant, elle put enfin conserver la soie à fleur de peau en comprimant ses poignets. Elle espérait retirer les épines une par une. Au risque de se planter. De régler ses comptes.

Un passage à l'acte valait mieux que passer sous silence ses propres séquelles.

Les enceintes annoncèrent l'arrivée imminente à Laval, le terminus.

L'amertume s'amenuisa, à la gare de la rédemption.